

De la Technopathie
Ou la raison blessée

S.A.M

Préface — De la blessure invisible

Il existe des blessures qui ne laissent aucune trace sur les corps et pourtant transforment en profondeur la manière d'habiter le monde. Elles ne saignent pas, ne font pas immédiatement souffrir, mais elles altèrent lentement le rapport que l'esprit entretient avec le réel. La technopathie appartient à cette catégorie de blessures silencieuses.

Elle ne procède ni d'un accident, ni d'un excès ponctuel, ni même d'un usage isolé. Elle naît d'une immersion prolongée, d'une familiarité devenue naturelle, d'une cohabitation si étroite avec les dispositifs techniques que leur présence cesse d'être perçue comme telle. Là où l'outil devait prolonger le geste humain, il en vient à reconfigurer l'esprit qui l'utilise.

Ce glissement ne s'est pas produit brutalement. Il s'est inscrit dans la durée, au fil des générations, à mesure que les artefacts techniques ont cessé d'être perçus comme des médiations pour devenir des environnements. L'humain ne se sert plus seulement de la technique : il vit en elle, pense en elle, se projette à travers elle.

Ce changement de régime est décisif.

Car toute technique porte en elle une logique. Elle impose un rythme, une économie de l'attention, une manière particulière de découper le réel. Lorsqu'elle devient omniprésente, cette logique cesse d'être extérieure. Elle s'intériorise. Elle façonne les attentes, les réflexes, les modes de présence au monde.

La technopathie ne désigne donc pas une hostilité envers la technique. Elle nomme un déséquilibre. Celui qui apparaît lorsque l'esprit humain, sans en avoir conscience, se met à fonctionner selon des schémas qui ne lui appartiennent pas en propre.

Ce déséquilibre est d'autant plus difficile à percevoir qu'il s'accompagne souvent d'un sentiment de confort. Les dispositifs techniques promettent l'efficacité, la rapidité, la simplification. Ils soulagent l'effort, réduisent l'incertitude, donnent l'illusion d'un monde plus maîtrisable. Mais ce soulagement a un prix.

Ce prix n'est pas immédiatement visible. Il se paie dans la transformation progressive de la pensée. Dans la réduction du temps intérieur. Dans l'érosion de l'attention profonde. Dans la substitution de la réaction à la contemplation, de la stimulation à l'expérience.

Peu à peu, l'esprit apprend à préférer le flux à la durée, la surface à la profondeur, l'instant à la maturation. Il devient moins apte à soutenir l'effort de compréhension prolongée, moins disponible pour l'intuition lente, moins tolérant à l'ambiguïté.

La technopathie n'est pas une maladie au sens clinique. Elle est une modification de la posture existentielle. Elle affecte la manière dont l'humain se rapporte à lui-même, aux autres et au monde. Elle modifie la texture même de la conscience.

Ce phénomène n'est ni le fruit d'une intention malveillante unique, ni la conséquence d'un complot. Il résulte d'une convergence de dynamiques : économiques, culturelles, symboliques, psychiques. Il prospère sur une confusion fondamentale entre progrès technique et accomplissement humain.

Or ce qui progresse n'est pas nécessairement ce qui élève.

L'histoire humaine est jalonnée d'inventions admirables qui ont pourtant produit des effets ambivalents. Chaque fois, la question décisive n'a jamais été celle de l'outil lui-même, mais celle de la manière dont l'esprit s'y ajuste. Lorsque cet ajustement se fait sans réflexion, sans recul, sans Aequilibrium, la technique cesse d'être un moyen et devient un milieu.

Dans ce milieu, l'humain risque de perdre quelque chose de plus précieux que le contrôle : il risque de perdre le sens.

La technopathie se manifeste alors comme une difficulté croissante à éprouver le réel sans médiation, à habiter le silence sans inconfort, à soutenir la présence sans diversion. Elle fragilise la capacité de l'esprit à se rassembler, à se souvenir, à projeter autrement que sous forme de simulacres.

Il ne s'agit pas ici de nostalgie ni de condamnation morale. Il s'agit d'un constat ontologique. L'esprit humain n'est pas indéfiniment extensible. Il possède une structure, une temporalité, une sensibilité qui ne peuvent être indéfiniment sollicitées sans transformation.

Reconnaître la technopathie, c'est refuser de réduire l'humain à un simple nœud de connexions. C'est réaffirmer que la conscience n'est pas un processeur, que l'attention n'est pas une ressource exploitable à l'infini, que le sens ne se télécharge pas.

Ce livre n'a pas pour ambition de proposer une solution technique à un problème technique. Il vise autre chose : rendre visible une blessure devenue normale, nommer un déséquilibre devenu invisible, et rouvrir un espace de réflexion là où l'évidence s'est installée.

Il ne s'adresse pas à des spécialistes, ni à des adversaires de la technologie, ni à des convaincus. Il s'adresse à ceux qui sentent confusément que quelque chose s'est déplacé dans leur rapport au monde, sans toujours pouvoir le formuler.

La technopathie n'est pas une fatalité. Mais elle ne peut être dépassée sans être d'abord pensée.

C'est à cette pensée — lente, exigeante, parfois inconfortable — que cet ouvrage invite.

Chapitre I — De l'outil au milieu

L'histoire humaine commence avec l'outil. Non comme un simple prolongement de la main, mais comme une médiation entre l'humain et un monde qui lui résiste. L'outil naît du manque, de la vulnérabilité, de l'impossibilité de se suffire à soi-même dans un environnement indifférent. Il est d'abord réponse à une contrainte, tentative fragile de composer avec le réel.

À ce stade, l'outil reste extérieur. Il est pris, utilisé, puis reposé. Il ne modifie pas encore la structure intime de la pensée. Il accompagne le geste sans en dicter la logique. L'humain demeure le centre organisateur de l'action.

Mais cette situation ne perdure pas.

À mesure que les outils se complexifient, ils cessent d'être de simples prolongements pour devenir des systèmes. Et lorsqu'un système devient suffisamment dense, il ne se contente plus d'assister l'action : il impose ses propres conditions d'usage. Il introduit des rythmes, des contraintes, des cadres invisibles auxquels l'esprit doit s'adapter.

Ce basculement marque un tournant décisif. La technique ne se situe plus face à l'humain, elle l'enveloppe.

Ce que nous appelons aujourd'hui « environnement technologique » n'est pas une addition d'objets, mais un tissu cohérent de médiations. Interfaces, flux, notifications, architectures logicielles, protocoles de communication : autant de dispositifs qui organisent l'expérience avant même que la conscience ne s'y engage.

L'humain contemporain ne rencontre plus le monde directement. Il le traverse à travers des couches successives d'interprétation technique. Et cette traversée, devenue constante, finit par se naturaliser.

C'est ici que la technopathie commence à se dessiner.

Car un milieu n'est jamais neutre. Il conditionne ce qui peut apparaître, ce qui peut être dit, ce qui peut être pensé. Lorsqu'un milieu devient omniprésent, il agit moins par contrainte explicite que par évidence silencieuse. Il définit ce qui est normal, ce qui est attendu, ce qui est pensable.

La technique, devenue milieu, restructure alors la temporalité même de l'esprit. Elle favorise l'instantanéité, la réponse rapide, la circulation continue des stimuli. Elle valorise la disponibilité permanente et dévalorise l'attente. Elle transforme le temps vécu en succession de moments exploitables.

Or la conscience humaine ne se déploie pas ainsi.

La pensée authentique ne procède pas par accumulation d'instants, mais par maturation. Elle exige des temps morts, des lenteurs, des silences. Elle se forme dans l'intervalle, dans ce qui échappe à la capture immédiate.

Lorsque le milieu technique réduit ces intervalles, il n'empêche pas la pensée de fonctionner — il en modifie la forme. L'esprit continue de produire des représentations, mais celles-ci deviennent plus fragmentées, plus réactives, moins enracinées.

Ce n'est pas la disparition de l'intelligence qui est en jeu, mais son déplacement.

La technopathie ne rend pas l'humain stupide. Elle le rend autrement attentif. Elle oriente son énergie mentale vers des objets qui exigent peu de durée mais beaucoup de réactivité. Elle favorise l'opinion rapide plutôt que le jugement élaboré. Elle substitue la reconnaissance immédiate au discernement.

Peu à peu, l'esprit apprend à se mouvoir dans un monde déjà découpé, déjà interprété, déjà mis en forme par des architectures techniques qui préexistent à

sa propre expérience. Le réel devient ce qui est présenté, non ce qui est rencontré.

Cette transformation est d'autant plus puissante qu'elle s'accompagne d'un sentiment de maîtrise. L'interface donne l'illusion du contrôle. Un geste suffit pour accéder, supprimer, modifier. Mais ce contrôle est superficiel. Il porte sur des surfaces, non sur les structures profondes qui organisent l'expérience.

Ainsi, l'humain croit agir librement alors même qu'il évolue dans un champ de possibles préconfiguré.

La technopathie n'est donc pas une dépendance aux objets, mais une dépendance à un mode de relation au monde. Elle se manifeste lorsque l'esprit s'habitue à ne plus rencontrer que ce qui est déjà médiatisé, filtré, optimisé pour lui.

Dans cet état, le réel brut devient inconfortable. Le silence paraît vide. L'absence de stimulation devient anxiogène. L'effort prolongé semble inutile. Ce ne sont pas des défauts moraux, mais des adaptations.

Adaptations à un milieu qui, sans jamais l'annoncer, a déplacé le centre de gravité de l'expérience humaine.

Comprendre ce passage de l'outil au milieu, c'est déjà commencer à comprendre la technopathie. Non comme une faute individuelle, mais comme une condition collective. Non comme une pathologie isolée, mais comme un mode d'être progressivement installé.

C'est à partir de cette condition qu'il faut désormais penser la blessure — non pour la dramatiser, mais pour en saisir la portée réelle.

Chapitre II — La capture du temps intérieur

La première atteinte véritable de la technopathie ne concerne ni le corps, ni même directement la pensée. Elle touche plus profondément : elle affecte la manière dont l'humain fait l'expérience du temps.

Henri Bergson l'avait formulé avec une clarté remarquable : le temps vécu n'est pas celui des horloges. La durée intérieure ne se mesure pas, elle se déploie. Elle est qualitative avant d'être quantitative. Elle est faite d'élan, de retours, de superpositions, d'intensités variables. Elle est ce par quoi la conscience se reconnaît comme vivante.

Or la technique moderne n'opère jamais dans cette durée.

Elle fragmente.

Elle segmente le temps en unités exploitables, mesurables, comparables. Chaque interaction devient un point, chaque notification un appel, chaque contenu une micro-expérience close sur elle-même. Le flux n'est plus vécu comme continuité, mais comme succession.

L'esprit, exposé à cette succession constante, apprend à fonctionner sur le même mode.

Ce qui se perd alors n'est pas la capacité à penser, mais la capacité à laisser une pensée se transformer en profondeur. La durée nécessaire à la maturation d'une idée est remplacée par une logique de remplacement : une information chasse l'autre, un stimulus en supprime un nouveau.

Le temps intérieur se contracte.

Ce phénomène n'est pas immédiatement perceptible, car il s'accompagne d'un sentiment d'intensité. L'humain a l'impression de vivre davantage, d'être plus

informé, plus réactif, plus connecté. Mais cette intensité est trompeuse. Elle est extensive, non profonde.

La durée, elle, s'érode silencieusement.

Or sans durée, il n'y a ni compréhension authentique, ni transformation réelle. Une idée ne devient structurante que lorsqu'elle a le temps de se mêler à l'ensemble de la mémoire, d'entrer en résonance avec d'autres expériences, de produire des tensions, des résistances, des réajustements internes.

La technopathie introduit une autre logique : celle de l'actualisation permanente. Être « à jour » devient une valeur en soi. Mais être à jour n'implique pas être juste, ni même être compris. Cela signifie simplement ne pas être en retard sur le flux.

Le flux devient la norme.

Dans ce régime, le passé est disqualifié comme obsolète, l'avenir est réduit à l'anticipation immédiate, et le présent est saturé. Il n'y a plus d'espace pour l'épaisseur du vécu. Tout doit être saisi, commenté, partagé, puis oublié.

L'oubli lui-même change de nature. Il n'est plus un processus naturel de sélection et de décantation, mais une conséquence mécanique de la surcharge. L'esprit ne choisit plus ce qu'il retient ; il est contraint d'abandonner faute de place.

Ainsi se constitue une mémoire fragmentée, instable, discontinue. Non pas une absence de mémoire, mais une mémoire sans hiérarchie, où l'essentiel et l'anecdotique coexistent sur le même plan.

Cette égalisation du contenu mental est l'un des effets les plus profonds de la technopathie.

Car lorsque tout se vaut en intensité apparente, plus rien ne s'impose par nécessité intérieure. L'esprit devient dépendant de signaux externes pour déterminer ce qui mérite attention. Ce déplacement est décisif : l'autorité sur le temps vécu glisse de la conscience vers l'interface.

Le sujet ne décide plus quand il pense ; il répond.

Répondre devient une posture existentielle. Répondre aux messages, aux alertes, aux sollicitations. Même le loisir prend la forme d'une réponse à une offre. Le temps libre n'est plus un temps ouvert, mais un temps occupé.

Ce que Bergson appelait l'élan vital se trouve alors entravé non par une force hostile, mais par une organisation du temps qui ne lui laisse plus d'espace pour s'exprimer.

La technopathie n'impose pas la vitesse ; elle rend la lenteur coupable.

Lenteur de compréhension, lenteur de décision, lenteur de maturation deviennent des défauts. Celui qui prend le temps est perçu comme inefficace, dépassé, voire suspect. Le monde avance, dit-on, et il faudrait suivre.

Mais suivre quoi, exactement ?

Un mouvement sans destination, un flux sans finalité autre que sa propre continuité. L'accélération devient autojustificatrice. Elle ne mène nulle part, mais elle empêche de s'arrêter.

C'est dans cette impossibilité de l'arrêt que réside la blessure temporelle de la technopathie. L'esprit ne peut plus se recueillir. Il ne peut plus se retirer pour se recomposer. Il est exposé en permanence, sans dehors.

Or toute conscience a besoin d'un dehors pour se reconnaître.

Sans retrait, il n'y a plus de point de vue. Sans point de vue, il n'y a plus de jugement. Et sans jugement, l'humain devient perméable à tout ce qui traverse son champ mental.

La technopathie commence ici : lorsque le temps intérieur n'est plus vécu, mais consommé.

Chapitre III – La dissolution du sens

Lorsque le temps intérieur se fragmente, ce n'est pas seulement la durée qui se trouve altérée. C'est la capacité même de produire du sens.

Le sens n'est jamais donné immédiatement. Il n'apparaît pas dans l'instant. Il naît d'une mise en relation, d'une résonance progressive entre des expériences, des idées, des affects. Il suppose une continuité vécue, une mémoire active, une capacité à laisser une chose éclairer une autre.

Or la technopathie rompt précisément cette continuité.

Dans un esprit soumis à la succession rapide des stimuli, les éléments mentaux ne s'assemblent plus. Ils s'accumulent. Et l'accumulation n'est pas une synthèse. Elle est une juxtaposition sans profondeur.

Bergson insistait sur cette distinction essentielle : comprendre n'est pas additionner. Comprendre, c'est saisir un mouvement interne, une orientation, une dynamique. C'est entrer dans la chose, non la contourner par des points de vue extérieurs.

La technopathie favorise l'inverse. Elle multiplie les points de vue sans jamais permettre l'entrée. Elle donne l'illusion d'une richesse de perspectives, alors qu'elle empêche l'unification intérieure.

Ainsi, le sens se dissout non par absence d'informations, mais par excès de fragments.

Chaque information porte en elle une promesse de signification, mais cette promesse reste suspendue. Elle n'a pas le temps de se déployer avant d'être recouverte par une autre. L'esprit devient un lieu de transit, non de séjour.

Ce phénomène produit une mutation subtile mais décisive : le sens cesse d'être vécu comme une construction intérieure pour devenir une attribution externe. On attend du monde, des médias, des experts, des tendances, qu'ils indiquent ce qui fait sens.

Le sens devient signal.

Ce déplacement est fondamental. Là où autrefois le sens émergeait d'un travail intime de confrontation entre l'expérience et la réflexion, il est désormais reçu sous forme de cadres préfabriqués. Narratifs, idéologiques, émotionnels. Il suffit de s'y reconnaître pour avoir l'impression de comprendre.

Mais reconnaître n'est pas comprendre.

Reconnaître, c'est identifier une forme déjà connue. Comprendre, c'est transformer sa propre structure mentale au contact de ce qui résiste. Or la technopathie réduit la résistance. Elle lisse les aspérités, simplifie les tensions, élimine l'ambiguïté.

Tout doit être immédiatement lisible.

Cette exigence de lisibilité universelle a un coût : elle élimine la profondeur. Ce qui ne peut être résumé, catégorisé, étiqueté rapidement est disqualifié. Trop complexe, trop long, trop exigeant.

Le sens devient alors superficiel par nécessité fonctionnelle.

Dans cet environnement, les valeurs elles-mêmes se modifient. Elles ne sont plus issues d'une élaboration personnelle lente, mais d'une exposition répétée à des schémas normatifs. Ce qui est valorisé est ce qui circule le mieux. Ce qui circule le mieux est ce qui provoque une réaction immédiate.

Ainsi, l'émotion remplace progressivement la signification.

Non pas l'émotion profonde, intégrée, transformatrice, mais l'émotion réflexe, brève, partageable. Indignation, adhésion, empathie instantanée. Ces affects rapides donnent l'impression d'un engagement, sans jamais engager réellement l'être.

L'humain se sent concerné, mais rarement impliqué.

Cette distinction est essentielle. Être concerné, c'est être touché. Être impliqué, c'est être transformé. La technopathie cultive le premier au détriment du second. Elle entretient une agitation affective qui empêche toute métamorphose intérieure durable.

Le sens, privé de durée, devient volatil.

Il n'organise plus la vie ; il la ponctue. Il n'oriente plus l'action ; il la commente. On réagit au monde, on ne s'y inscrit plus.

Cette perte d'inscription a une conséquence ontologique majeure : l'humain peine à se situer. Non pas à se positionner — les opinions abondent — mais à se situer, c'est-à-dire à se reconnaître comme un être en devenir, inscrit dans une trajectoire.

Sans trajectoire, les valeurs flottent.

Elles ne sont plus hiérarchisées, mais alignées. Tout devient également important et également insignifiant. Cette égalisation paradoxale est l'un des signes les plus sûrs de la dissolution du sens.

L'esprit, saturé de significations partielles, n'accède plus à la signification globale. Il sait beaucoup de choses, mais ne sait plus pourquoi elles importent.

La technopathie ne détruit pas le sens frontalement. Elle le dilue.

Elle le disperse dans une multitude de micro-récits qui ne convergent jamais. Et dans cette dispersion, l'humain perd peu à peu la capacité de poser les questions fondamentales. Non parce qu'elles seraient interdites, mais parce qu'elles exigent un silence intérieur devenu rare.

Le sens véritable commence toujours par une suspension. Un arrêt. Une hésitation féconde.

Or l'univers technopathique n'autorise pas l'hésitation. Il exige des prises de position rapides, des réponses immédiates, des réactions visibles. Le non-savoir devient inconfortable, presque honteux.

Ainsi se referme le cercle : sans durée, pas de sens ; sans sens, pas de direction ; sans direction, pas de transformation.

Chapitre IV — L'éclatement du sujet

La dissolution du sens ne reste jamais sans conséquence sur celui qui l'éprouve. Lorsque le sens ne parvient plus à s'organiser dans la durée, c'est l'unité même du sujet qui commence à se fissurer.

L'être humain ne se constitue pas comme une entité donnée une fois pour toutes. Il se construit dans le temps, par la continuité de ses expériences vécues, par la mémoire qui les relie, par la conscience qui les assume. Bergson insistait sur ce point : le moi n'est pas une chose, mais un mouvement. Une durée vivante qui se reconnaît elle-même en se prolongeant.

Or la technopathie introduit une rupture dans ce mouvement.

Lorsque l'esprit est constamment sollicité par des stimulations extérieures hétérogènes, il ne peut plus maintenir cette continuité intérieure. Les états de conscience se succèdent sans se pénétrer. Ils se remplacent, mais ne s'approfondissent pas.

Le sujet ne se vit plus comme une trajectoire, mais comme une succession de positions.

Chaque contexte appelle un comportement spécifique, chaque interface exige une posture différente. Il y a un moi professionnel, un moi social, un moi numérique, un moi intime — non pas comme facettes d'une même personne, mais comme instances fonctionnelles relativement étanches.

Ce phénomène n'est pas nouveau en soi. Toute société impose des rôles. Mais ce qui change avec la technopathie, c'est la vitesse et la fréquence des transitions. Le passage d'un rôle à l'autre ne laisse plus le temps à l'intégration.

L'unité ne se refait plus entre deux états.

Ainsi, le sujet devient modulaire. Il apprend à activer des fragments de lui-même selon les situations, sans jamais les rassembler dans une synthèse vécue. Cette adaptabilité est souvent célébrée comme une forme de compétence moderne. En réalité, elle masque une perte.

Car s'adapter sans cesse, c'est aussi renoncer à se constituer.

Le moi technopathique n'est pas faible par manque d'informations ou de capacités. Il est fragile parce qu'il n'a plus de centre de gravité. Il flotte entre des identités contextuelles, sans pouvoir s'y reconnaître pleinement.

Cette fragmentation produit un paradoxe singulier : l'individu se sent à la fois sur-exposé et absent. Sur-exposé, parce qu'il est constamment sollicité, interpellé, sommé de réagir. Absent, parce qu'aucune de ces sollicitations ne mobilise réellement son être profond.

Il agit, mais ne s'engage pas. Il répond, mais ne se prononce pas intérieurement.

Bergson aurait parlé ici d'un moi spatialisé, découpé, figé dans des fonctions, au détriment du moi profond, celui de la durée, de l'élan, de la création. La technopathie privilégie le premier, car il est mesurable, exploitable, prévisible.

Le moi profond, lui, résiste aux métriques.

Il ne produit pas de données immédiatement exploitables. Il demande du temps, du silence, une attention soutenue. Autant de conditions que l'écosystème technopathique tend à éliminer.

Peu à peu, l'humain intériorise cette logique. Il en vient à se percevoir lui-même comme un ensemble de performances à ajuster, d'images à maintenir, de récits à optimiser. L'être devient projet, non au sens existentiel, mais au sens gestionnaire.

On ne se demande plus : qui suis-je en train de devenir ?

On se demande : comment suis-je perçu ?

Ce déplacement est décisif. Il marque le passage d'une identité vécue à une identité représentée. Le sujet n'habite plus son expérience ; il la regarde se produire, comme s'il en était le gestionnaire plutôt que l'auteur.

Cette extériorisation de soi engendre une fatigue singulière. Non pas une fatigue physique seulement, mais une fatigue ontologique. Celle de devoir sans cesse se maintenir cohérent à travers des fragments qui ne communiquent plus.

L'anxiété contemporaine trouve ici l'une de ses sources profondes.

Non pas tant la peur de l'avenir ou de l'échec, mais l'impossibilité de se sentir unifié. De se dire intérieurement : c'est bien moi qui vis cela. À la place, surgit un sentiment diffus de décalage, d'irréalité, parfois même de dépersonnalisation.

La technopathie ne crée pas ce malaise ex nihilo. Elle l'amplifie, le structure, le rend chronique.

Et plus le sujet se fragmente, plus il cherche à se raccrocher à des repères externes. Groupes, identités collectives, narratifs idéologiques, tendances culturelles. Tout ce qui promet une cohérence prête à l'emploi devient attractif.

Mais cette cohérence est empruntée.

Elle ne guérit pas la fracture ; elle la masque. Elle offre une unité de substitution, fragile, conditionnelle, dépendante du maintien de la croyance qui la soutient.

Ainsi, le sujet éclaté oscille entre hyper-adaptation et quête désespérée d'unité.

C'est dans cet espace de tension que la technopathie trouve sa pleine efficacité : elle fournit en permanence des identités temporaires, des rôles rassurants, des

cadres d'appartenance, tout en empêchant l'émergence d'un centre intérieur durable.

Chapitre V — La médiation permanente du réel

L'éclatement du sujet ne serait qu'un trouble intérieur s'il ne s'accompagnait pas d'un phénomène plus vaste encore : la transformation du rapport au réel lui-même. Car ce qui est atteint par la technopathie, ce n'est pas seulement la cohésion du moi, mais la manière même dont le monde est rencontré.

L'expérience humaine a toujours été médiatisée. Le langage, les symboles, les récits ont toujours servi d'interfaces entre l'homme et le réel. Mais il existait une hiérarchie implicite : la médiation venait après l'expérience, pour l'interpréter, la transmettre, la penser.

Aujourd'hui, cette hiérarchie s'inverse.

Le réel n'est plus ce qui est vécu puis raconté ; il est ce qui est d'abord filtré, cadré, représenté, puis éventuellement éprouvé. La médiation ne suit plus l'expérience, elle la précède, la conditionne, parfois la remplace.

L'humain contemporain rencontre le monde à travers des écrans, des flux d'images, des récits préfabriqués. Avant même d'avoir vu, touché, senti, il a déjà une idée de ce qu'il va rencontrer. Cette idée n'est pas neutre : elle oriente l'attention, sélectionne les détails, impose une grille de lecture.

Ainsi, l'expérience directe devient rare, voire inconfortable. Elle surprend, dérange, contredit les attentes installées par la médiation préalable. Là où autrefois le réel instruisait l'esprit, c'est désormais l'esprit conditionné qui juge le réel.

Bergson rappelait que l'intelligence humaine a tendance à spatialiser le monde, à le découper en objets fixes pour mieux agir sur lui. Mais il insistait aussi sur la nécessité de l'intuition, cette faculté de se placer à l'intérieur du mouvement des choses, de les vivre de l'intérieur plutôt que de les analyser de l'extérieur.

La technopathie hypertrophie l'intelligence instrumentale au détriment de l'intuition vécue.

Le monde est présenté sous forme de fragments prêts à consommer : images courtes, informations décontextualisées, émotions standardisées. Tout est conçu pour être immédiatement saisissable, sans effort de pénétration intérieure.

Or ce qui est immédiatement saisissable est rarement ce qui est profondément réel.

Le réel authentique résiste. Il demande du temps, de l'attention, une présence soutenue. Il ne se donne pas tout entier d'un coup. Il se révèle dans la durée, par la répétition, par l'habitation sensible.

La médiation permanente court-circuite ce processus. Elle offre des substituts d'expérience : voir un paysage à travers des images, comprendre un événement à travers des commentaires, ressentir une émotion par empathie numérique plutôt que par implication directe.

Peu à peu, l'humain confond la carte et le territoire.

Il ne se rend plus compte que ce qu'il croit connaître du monde est en réalité une accumulation de Valeurs de Vérité médiatisées, souvent éloignées de toute Valeur de Réalité vécue. Cette distance n'est pas perçue comme une perte, car la médiation procure une illusion de maîtrise.

Savoir ce qui se passe partout donne le sentiment d'être en prise avec le monde. Mais cette omniscience apparente se paie d'une amnésie du proche, du concret, de l'immédiat.

On sait tout, sauf ce que l'on vit.

La technopathie installe ainsi une relation spectatrice au réel. L'humain observe plus qu'il n'habite. Il commente plus qu'il ne traverse. Il réagit plus qu'il n'éprouve.

Cette posture spectatorielle modifie en profondeur la structure de la conscience. L'expérience n'est plus un événement qui transforme le sujet ; elle devient un contenu qui s'ajoute à une collection mentale.

Or une expérience qui ne transforme pas est une information parmi d'autres.

Le monde cesse alors d'être une source d'apprentissage existentiel pour devenir un décor changeant, une toile de fond pour des narrations individuelles ou collectives. Le réel perd sa fonction initiatique.

Cette perte explique en partie la prolifération des quêtes artificielles de sens. Lorsque le monde ne parle plus directement à l'être, l'être se tourne vers des récits de substitution : idéologies, spiritualités simplifiées, mythologies médiatiques.

Mais ces récits sont eux-mêmes médiatisés, standardisés, calibrés pour une consommation rapide. Ils n'exigent pas de transformation intérieure réelle, seulement une adhésion symbolique.

Ainsi se met en place un cercle fermé : plus le réel est médiatisé, moins il est vécu ; moins il est vécu, plus il doit être remplacé par des représentations ; plus ces représentations s'accumulent, plus l'expérience directe devient difficile.

La technopathie ne prive pas l'humain du réel par interdiction. Elle le rend simplement secondaire, optionnel, inconfortable face à la fluidité des substituts.

Chapitre VI – L'illusion du savoir

Il fut un temps où savoir signifiait avoir traversé. Traversé une expérience, une difficulté, une épreuve du réel ou de la pensée. Le savoir portait encore la trace de l'effort qui l'avait fait naître. Il engageait le corps, le temps, parfois même le risque. Il était lent, souvent fragile, toujours situé.

La technopathie introduit une mutation décisive : le savoir cesse d'être une conquête pour devenir une exposition.

L'information circule désormais en abondance. Elle s'offre à l'esprit sans résistance apparente, sans seuil à franchir, sans exigence préalable. Il suffit d'être connecté pour être informé. Cette accessibilité absolue donne naissance à une confusion majeure : celle entre recevoir une information et posséder un savoir.

Or l'un n'implique nullement l'autre.

L'information est un matériau brut. Elle ne devient savoir qu'à la condition d'être intégrée, confrontée, mise en relation avec d'autres expériences et d'autres idées. Elle exige un travail intérieur, un temps de maturation, une lente digestion intellectuelle.

La technopathie court-circuite ce processus.

L'esprit saturé d'informations n'a plus le loisir de les transformer. Il accumule sans assimiler. Il juxtapose sans hiérarchiser. Il passe d'un contenu à l'autre sans jamais s'y attarder suffisamment pour qu'une véritable compréhension émerge.

Ce phénomène crée une illusion de compétence. L'individu exposé à une grande quantité d'informations développe le sentiment de "savoir", alors même que ses

représentations demeurent superficielles, fragmentaires, parfois contradictoires.

Il reconnaît des mots, des concepts, des récits. Mais cette reconnaissance n'est pas une compréhension. Elle est une familiarité trompeuse.

Bergson distinguait déjà l'intelligence pratique, tournée vers l'action immédiate, de l'intuition, capable de saisir la continuité profonde des phénomènes. La technopathie renforce l'intelligence de surface au détriment de l'intuition profonde.

L'esprit devient rapide, mais peu profond. Agile, mais instable. Informé, mais rarement éclairé.

Cette illusion du savoir a des conséquences existentielles majeures. Elle modifie le rapport à l'ignorance. Autrefois reconnue comme le point de départ de toute quête authentique, l'ignorance devient aujourd'hui honteuse, dissimulée, niée.

Admettre que l'on ne sait pas est perçu comme une faiblesse dans un monde où l'accès à l'information est permanent. Pourtant, cette posture est précisément ce qui empêche l'émergence d'un savoir réel.

Car sans reconnaissance de l'ignorance, il n'y a ni question véritable, ni recherche sincère.

La technopathie fabrique ainsi des esprits pleins mais creux. Pleins de données, de références, de discours prêts à l'emploi, mais creux de compréhension vécue. Ces esprits sont facilement manipulables, car ils confondent la possession de mots avec la maîtrise des choses.

Ils peuvent parler de tout, sans jamais avoir approfondi quoi que ce soit.

Cette situation favorise l'ultracrépitarisme généralisé : chacun se sent autorisé à émettre des jugements sur des sujets qu'il n'a jamais réellement

explorés. L'opinion remplace l'analyse. La conviction remplace l'argumentation. L'émotion remplace la réflexion.

Le savoir devient un attribut identitaire plutôt qu'un processus vivant.

On ne cherche plus à comprendre, mais à afficher des positions. L'information sert alors à renforcer une appartenance, à consolider une image de soi, à alimenter un récit personnel ou collectif.

Dans ce contexte, le débat cesse d'être un lieu d'élaboration commune du sens. Il devient un affrontement de représentations figées, chacune persuadée de sa légitimité parce qu'elle est "informée".

La technopathie ne détruit pas le savoir ; elle le simule.

Elle produit des ersatz de compréhension qui donnent à l'esprit l'illusion d'être éclairé, tout en l'éloignant de la lenteur nécessaire à toute véritable pensée. Elle valorise la vitesse, la réactivité, l'opinion instantanée, au détriment de la réflexion approfondie.

Ainsi, l'humain moderne sait beaucoup de choses, mais comprend peu. Il est saturé de réponses, mais pauvre en questions. Et sans questions vivantes, le savoir se fossilise en dogme ou se dissout en bruit.

Chapitre VII — La délégation de la pensée

Lorsque le savoir cesse d'être une conquête intérieure, la pensée elle-même devient déléguable. C'est l'une des conséquences les plus silencieuses et les plus graves de la technopathie : l'abandon progressif de la souveraineté intellectuelle.

Penser fatigue. Penser exige du temps, de l'effort, parfois de l'inconfort. Il faut accepter de suspendre le jugement, de demeurer dans l'incertitude, de traverser des contradictions internes. La pensée authentique n'est jamais immédiatement gratifiante. Elle déstabilise avant d'éclairer.

La technique, elle, promet l'inverse.

Elle propose des solutions prêtes à l'emploi, des interprétations clés en main, des réponses immédiates à des questions parfois mal formulées. Elle offre à l'esprit un soulagement : celui de ne plus avoir à porter seul la charge du discernement.

Ainsi se met en place un phénomène de délégation. L'humain n'abandonne pas explicitement sa capacité de penser ; il cesse simplement de l'exercer. Il confie cette fonction à des dispositifs, des experts, des algorithmes, des autorités symboliques qui pensent à sa place.

Ce transfert n'est pas perçu comme une perte, mais comme un progrès. Pourquoi s'efforcer de comprendre ce que d'autres ont déjà analysé ? Pourquoi douter lorsqu'une institution, une interface ou une majorité semble avoir tranché ?

La technopathie s'installe précisément dans cette logique de confort cognitif.

Le jugement personnel devient secondaire face au consensus médiatisé. La réflexion intime est remplacée par la consultation d'indicateurs extérieurs :

tendances, statistiques, notations, popularité. Ce qui est le plus visible devient ce qui est le plus crédible.

Peu à peu, l'esprit apprend à s'orienter non plus à partir du réel vécu, mais à partir de signaux techniques. Il fait confiance aux outils parce qu'ils fonctionnent, sans toujours comprendre comment ni pourquoi.

Bergson rappelait que l'intelligence technique excelle dans la fabrication d'outils, mais qu'elle tend à se laisser prendre à ses propres créations. L'outil, conçu pour servir, finit par imposer sa logique à celui qui l'utilise.

La délégation de la pensée suit cette même trajectoire. L'humain adapte sa manière de réfléchir aux formats imposés par les interfaces. Il pense en fragments, en slogans, en oppositions simples, parce que ce sont les formes que la technique valorise et amplifie.

Ce qui ne se prête pas à ces formats est progressivement disqualifié. La nuance devient suspecte. La complexité est perçue comme une fuite. Le doute est assimilé à une faiblesse.

Ainsi, la pensée se normalise.

Cette normalisation n'est pas imposée par la contrainte directe, mais par l'économie de l'attention. Les idées les plus simples circulent le mieux. Les discours les plus tranchés captent le plus d'audience. Les raisonnements longs et prudents se perdent dans le bruit ambiant.

L'humain apprend alors à penser pour être entendu, plutôt qu'à penser pour comprendre.

La délégation de la pensée produit une autre conséquence majeure : la dépendance à l'autorité technique. Celui qui ne pense plus par lui-même devient vulnérable à ceux qui prétendent penser mieux, plus vite, plus efficacement.

Experts, influenceurs, systèmes automatisés occupent ce vide. Leur parole acquiert un poids disproportionné, non pas parce qu'elle est nécessairement juste, mais parce qu'elle dispense l'individu de l'effort de jugement.

Ce glissement est subtil. Il ne supprime pas la liberté formelle de penser, mais il en réduit l'usage effectif. L'esprit reste libre en théorie, mais dépendant en pratique.

La technopathie ne crée pas des esclaves intellectuels par la force. Elle fabrique des esprits assistés, habitués à ce que la pensée leur soit fournie sous une forme digeste et immédiatement exploitable.

Or une pensée qui ne naît pas de l'expérience et de la confrontation intérieure est une pensée fragile. Elle s'effondre au premier choc réel, ou se rigidifie pour se protéger.

Dans les deux cas, la souveraineté intellectuelle est perdue.

Chapitre VIII — La liberté confondue

La liberté est l'un des mots les plus invoqués de l'époque technopathique, et peut-être l'un des moins interrogés. Jamais l'humain n'a disposé d'un éventail aussi vaste de choix apparents, et jamais il n'a été aussi étroitement conditionné dans ses manières de penser, de désirer et d'agir.

Cette contradiction n'est pas accidentelle. Elle constitue le cœur même de la confusion contemporaine.

La technopathie redéfinit la liberté non plus comme une capacité intérieure, mais comme une accessibilité extérieure. Être libre, c'est pouvoir accéder à tout, rapidement, sans entrave. Choisir entre des options prédéfinies devient l'horizon ultime de l'émancipation.

Or choisir n'est pas être libre.

Bergson insistait sur cette distinction fondamentale : la liberté ne se mesure pas au nombre de possibles offerts, mais à la qualité de l'acte qui en surgit. Un acte libre est un acte qui engage la totalité de l'être, qui procède d'une continuité intérieure, d'une durée vécue, et non d'une réaction instantanée à une stimulation externe.

La technopathie fragmente cette durée.

L'humain est sollicité en permanence, invité à répondre, à cliquer, à réagir. Chaque sollicitation appelle une micro-décision, une préférence, un choix. Cette succession ininterrompue de décisions donne l'illusion d'une activité libre, alors qu'elle disperse l'attention et empêche l'émergence d'un véritable vouloir.

Le désir n'a plus le temps de se former. Il est induit, orienté, amplifié, puis remplacé aussitôt par un autre. L'individu croit vouloir, mais il ne fait que répondre à des impulsions conçues pour capter son attention.

La liberté devient alors un mouvement de surface, une agitation sans profondeur.

Cette confusion est renforcée par la promesse technologique d'autonomie. Les outils numériques se présentent comme des instruments d'émancipation : ils donnent accès à l'information, à l'expression, à la communication. Mais cette autonomie est conditionnelle. Elle repose sur des architectures invisibles, des règles implicites, des logiques algorithmiques qui orientent les usages et les comportements.

L'utilisateur est libre à l'intérieur d'un cadre qu'il ne maîtrise pas.

Ce cadre est rarement perçu comme une contrainte, car il est fluide, ergonomique, plaisant. Il ne s'impose pas par la force, mais par l'évidence. Ce qui fonctionne devient ce qui est juste. Ce qui est accessible devient ce qui est légitime.

La liberté est ainsi réduite à la compatibilité avec le système.

Dans ce contexte, l'effort, la résistance, la lenteur apparaissent comme des anomalies. Celui qui refuse la connexion permanente, qui se retire du flux, qui suspend sa participation, est perçu comme marginal, voire suspect.

Pourtant, c'est précisément dans ces gestes de retrait que peut s'esquisser une liberté authentique.

Car être libre, ce n'est pas seulement pouvoir faire. C'est pouvoir ne pas faire. Ne pas répondre. Ne pas consommer. Ne pas s'aligner. Ne pas adhérer immédiatement.

La technopathie rend ces gestes difficiles, non par interdiction, mais par saturation. Elle occupe tout l'espace mental disponible, laissant peu de place à la distance nécessaire pour se choisir soi-même.

Ainsi, la liberté devient performative : elle se prouve par l'activité visible, par la participation, par l'engagement dans les flux. L'intériorité, le silence, la réflexion sont relégués au second plan, voire disqualifiés.

L'humain se croit libre parce qu'il peut tout faire, alors même qu'il ne sait plus pourquoi il fait ce qu'il fait.

Cette confusion prépare un basculement plus profond encore : lorsque la liberté cesse d'être une expérience intérieure, elle peut être administrée, mesurée, encadrée. Elle devient une variable de gestion plutôt qu'un principe ontologique.

Chapitre IX – La normalisation de l'existence

Lorsque la technique pénètre durablement l'esprit, elle ne se contente plus d'outiller les gestes ou de médiatiser le réel : elle redessine silencieusement les contours de ce qu'il devient possible d'être. La technopathie atteint alors son point de bascule. Elle cesse d'être un trouble fonctionnel pour devenir une norme existentielle.

L'humain technopathique n'est pas un humain contraint de l'extérieur. Il est un humain ajusté de l'intérieur.

La normalisation contemporaine ne procède ni par interdiction ni par violence manifeste. Elle agit par régulation douce, par alignement progressif des comportements, des attentes et des désirs. Ce qui s'écarte trop fortement de la moyenne devient invisible, marginal, ou simplement impraticable.

L'existence elle-même se trouve ainsi calibrée.

Il devient normal de vivre fragmenté, pressé, constamment sollicité. Normal de ne jamais s'ennuyer. Normal de ne jamais se taire longtemps. Normal de répondre rapidement, de produire des signes, d'exister par traces visibles. Ce qui relevait autrefois d'un déséquilibre est désormais intégré comme condition ordinaire.

La technopathie transforme le rythme en loi.

Bergson montrait que la vie se déploie selon une durée qualitative, irréductible à une succession d'instant mesurables. Or la normalisation technique impose un temps homogène, découpé, synchronisé. Tout doit être actualisé, mis à jour, aligné sur un présent perpétuel.

Dans ce régime, l'existence perd sa profondeur. Elle devient une suite de moments interchangeable, chacun immédiatement remplacé par le suivant. Le passé est archivé, le futur anticipé, mais le présent n'est jamais habité.

L'humain normalisé n'a plus le temps de devenir.

Cette normalisation affecte aussi la singularité. Être singulier n'est plus vivre selon une trajectoire intérieure, mais se distinguer à l'intérieur de cadres prédéfinis. On peut être original, créatif, atypique, à condition que cette différence soit lisible, partageable, monétisable.

La singularité devient un style, non une substance.

Ainsi, l'individu peut avoir l'impression d'exister pleinement, tout en étant profondément interchangeable. Les parcours se ressemblent, les aspirations convergent, les récits de vie s'alignent sur des modèles dominants. Ce qui diffère n'est souvent que l'apparence, rarement l'orientation fondamentale.

La technopathie rend cette homogénéité confortable. Elle supprime l'angoisse de la singularité véritable, celle qui expose à l'incompréhension, à la solitude, au doute radical. Elle offre des formes d'identité prêtes à porter, rassurantes, socialement validées.

L'humain n'est plus sommé de se découvrir, mais de se conformer à une version acceptable de lui-même.

Cette normalisation a une conséquence majeure : elle affaiblit la responsabilité existentielle. Lorsque les cadres sont donnés, lorsque les trajectoires sont balisées, il devient plus facile d'attribuer ses choix à des circonstances, à des normes, à des systèmes.

La question « pourquoi vis-tu ainsi ? » se dissout dans un ensemble de justifications implicites. On vit comme on vit parce que “c’est ainsi”, parce que “tout le monde fait pareil”, parce que “le monde fonctionne comme ça”.

La technopathie installe une irresponsabilité douce, sans culpabilité apparente.

Or une existence sans responsabilité intérieure est une existence appauvrie. Elle peut être confortable, sécurisée, mais elle est privée de cette tension créatrice qui fait de la vie autre chose qu’une simple survie organisée.

La normalisation efface progressivement la possibilité même du décalage. Celui qui éprouve un malaise diffus face à cette organisation du monde peine à le formuler. Les mots manquent, car les cadres de pensée disponibles ne permettent pas de nommer ce trouble.

Ce malaise est alors psychologisé, médicalisé, individualisé, plutôt que reconnu comme un symptôme ontologique.

Ainsi, la technopathie se referme sur elle-même. Elle produit les conditions de son invisibilité. Ce qu’elle détruit — la profondeur, la lenteur, la singularité vécue — n’est plus reconnu comme une perte, puisqu’il n’existe plus de langage commun pour le désigner.

Pourtant, cette normalisation n’est jamais totale. Il subsiste des résistances, des fissures, des moments où le réel fait irruption et rappelle à l’être humain ce qu’il a perdu ou mis à distance.

C’est à cet endroit précis que peut encore s’esquisser un retournement.

Chapitre X — Le réapprentissage du réel

Il serait tentant de conclure sur un constat d'échec. La technopathie semble si profondément enracinée dans les structures contemporaines qu'elle paraît irréversible. Mais ce serait céder à une illusion supplémentaire : celle qui confond la domination d'un système avec l'épuisement du possible.

Car si la technopathie transforme l'existence, elle ne supprime jamais entièrement ce par quoi l'humain demeure humain.

Le réel résiste.

Il résiste par le corps, d'abord. Le corps ne se laisse jamais totalement virtualiser. Il fatigue, il souffre, il vieillit, il réclame. Il rappelle sans cesse que l'existence n'est pas une abstraction, mais une présence incarnée. Là où l'esprit technopathique voudrait flotter dans des représentations, le corps impose sa pesanteur, sa lenteur, sa finitude.

Il résiste ensuite par l'expérience brute. Aucun dispositif ne peut entièrement remplacer le choc d'un événement vécu, d'une rencontre imprévue, d'un silence prolongé, d'une perte réelle. Ces expériences percent les écrans conceptuels, fissurent les récits prémâchés, forcent l'esprit à sortir de ses cadres habituels.

C'est souvent dans ces moments que la technopathie devient perceptible à celui qui en était porteur sans le savoir.

Non comme une idée, mais comme un malaise.

Un sentiment diffus que quelque chose manque, que l'abondance n'a pas tenu ses promesses, que la fluidité des flux n'a pas engendré la profondeur attendue. Ce malaise n'est pas une pathologie individuelle. Il est le signal d'une dissonance entre la vie vécue et la vie administrée.

Le réapprentissage du réel commence là.

Il ne s'agit pas d'un retour en arrière, ni d'un rejet naïf de la technique. La technopathie n'est pas née de l'existence des outils, mais de leur hégémonie sur l'esprit. Ce qui est en jeu n'est donc pas la suppression de la médiation, mais sa réinscription dans un ordre plus vaste.

Réapprendre le réel, c'est réapprendre à habiter le temps. Retrouver une durée intérieure qui ne soit pas constamment morcelée par les sollicitations. Accepter la lenteur non comme une contrainte, mais comme une condition de la compréhension.

C'est aussi réapprendre l'attention. Non pas l'attention captée, dirigée, exploitée, mais l'attention libre, orientable, capable de demeurer sur une chose sans exigence immédiate de rendement ou de réaction.

Dans cette attention, le monde recommence à parler.

Les choses cessent d'être des contenus pour redevenir des présences. Les expériences cessent d'être des événements consommables pour redevenir des transformations possibles. L'existence retrouve une épaisseur que la technopathie avait aplatie.

Ce réapprentissage n'est jamais spectaculaire. Il n'offre pas de révélation soudaine, pas de salut instantané. Il est discret, progressif, souvent fragile. Il se manifeste par des gestes simples : marcher sans destination précise, lire sans objectif de performance, converser sans chercher à convaincre, penser sans produire immédiatement une opinion.

Ces gestes paraissent insignifiants dans un monde obsédé par l'efficacité. Ils sont pourtant profondément subversifs.

Car ils restaurent une souveraineté intérieure. Ils redonnent à l'individu la capacité de se situer dans le monde autrement que comme un point de passage pour des flux d'informations et de stimulations.

Le réel n'est pas un décor à gérer, mais un milieu à traverser.

Dans cette traversée, la technique peut retrouver sa juste place : non plus comme organisatrice de l'existence, mais comme auxiliaire. Elle redevient un moyen parmi d'autres, au lieu d'être un horizon total.

La technopathie n'est jamais complètement vaincue. Elle est une tentation permanente, une facilité toujours disponible. Mais elle peut être tenue à distance par une vigilance renouvelée, par une fidélité au vécu, par une attention portée à ce qui échappe aux écrans.

C'est dans cette fidélité que se joue la possibilité d'une réconciliation.

Conclusion — La raison blessée, la raison possible

La technopathie n'est pas une condamnation. Elle est le nom d'une blessure. Une blessure infligée à la raison lorsqu'elle oublie qu'elle n'est pas seulement un instrument de calcul, mais une faculté d'habiter le réel.

Cette blessure ne rend pas la raison invalide. Elle la rend vulnérable.

Vulnérable aux séductions de la facilité, aux promesses de maîtrise totale, à l'illusion que penser pourrait devenir indolore. Mais c'est précisément cette vulnérabilité qui rappelle à la raison sa nature vivante.

Une raison qui ne peut être blessée est une raison morte.

Réconcilier la raison avec le réel ne signifie pas abolir la technique, ni sacraliser un passé idéalisé. Cela signifie redonner à la pensée son épaisseur temporelle, à l'expérience sa valeur transformatrice, à l'existence sa gravité.

La technopathie a montré ce qui arrive lorsque la médiation se substitue à la présence, lorsque l'information remplace le savoir, lorsque la liberté se réduit au choix.

Ce constat n'appelle ni désespoir ni triomphalisme. Il appelle une lucidité calme.

Car tant qu'un humain est capable de sentir que quelque chose manque, tant qu'il éprouve le besoin d'un réel qui ne se laisse pas réduire à ses représentations, la possibilité demeure.

La possibilité de penser à nouveau, non contre la technique, mais au-delà d'elle.

La raison blessée peut encore devenir raison vivante.

À condition d'accepter qu'elle ne se répare pas par des outils supplémentaires, mais par un retour patient à ce qui, en nous, n'a jamais cessé de résister.